

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 6

Artikel: Le dernier des Villaz : [suite]
Autor: Tissot, V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188628>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lo patâi et lo carbatier.

Demeindze passâ, lo patâi et lo carbatier dè X... aviont décidâ d'allâ fêrè 'na promenarda ein tsai. Lo patâi dèvéssâi fourni lo tsévau, et lo carbatier lo tsai, lo borré, lè grelots et l'écourdjâ.

Après dinâ, quand lo tsévau est appliyi, lè dou compagnons sè mettont ein route diés què dâi tiençons, et s'ein vont fêrè on tor ein passeint dein 4 à 5 veladzo dâo pi dè la montagne, sein àobliâ dè s'arretâ vai tsaquîe pinta po fifâ onna quartetta et po trinquâ avoué lè z'amis et cognessances que reincontrâvont, et l'aviont profitâ dè l'occajon po atsetâ dou bio fromadzo mi gras, que mettont dein lè redallès dâo tsai, dèzo la couvèrta dâo tsévau. Mâ fâi, à fooce trinquottâ sè troviont on bocon bliets, et po s'ein reveni, tsacon avâi se n'idée, kâ arrevâ à 'na crâijâ, lo patâi volliâvè preindrè à drâite et lo carbatier à gautse. Après s'être tsermailli on momeint et s'étrè trevouni lè guidès, lo patâi ne fâ di ion ni dou; ye chàotè avau dâo tsai et dépliè son tsévau. Lo carbatier trait lo boré et lo met su lo tsai après avâi met perque bas la toma à patâi, et lè vouaiquie parti, lo carbatier appliyi à sa cariole, et lo patâi ein meneint son tsévau pè la erinière et ein porteint sa toma su se n'épaula.

L'allâ bin tandi on momeint; mâ arrevâ à coustet d'on grand cret, lo tsévau à patâi fe on écart, et lo pourro patâi que trabetsivè et que n'en poivè mé avoué son gros fromadzo, tcheze perque bas ein laisseint corrè lo tsévau, que sè mettè à traci ventre-à-terre ein faseint bordenâ sa coumeinçoura derrâi, tandi que lo fromadzo sè mette à rebattâ lo contr'avau et s'allâ arretâ dein lo rio, permi dâi nounous.

À cé momeint arrevè lo carbatier que trainâvè son tsai, et que s'arrètè po sè teni lo veintro dâo tant que recaffâvè dâo patâi que ne savâi pas se faillâ corrè après son tsévau à bin allâ rappertsi son fromadzo; mâ quand lo carbatier arrevâ à bas dè la décheinte et que faillu teri son tsai lo contr'amont, lè z'affèrès tsandziron. L'étâi bin z'u por li tant qu'ora, kâ l'étâi adé venu à la décheinte; mâ quand faille montâ, coumeinçâ à allâ gras. Martsivè tot bossu, soccliâvè épais, schâvè à grantès gottès, l'al-lâvè ein travai, tantôt ein tereint la limonière, tantôt ein busseint pè lè ruès; mâ n'avancivè quasu rein, et cein que l'eingrindzivè, c'est que lo patâi lo s'édiâi ein riseint coumeint on bossu dè lo vairé dinsè s'escormantsi. Enfin n'ein poivè pequa et demandâ à patâi se volliâvè refèrè la pé. Lo patâi lâi fe què oï, mâ à la condechon dè payi lo soupâ. Lo carbatier aqçèta; et après avâi calâ lo tsâi, traciron après lo tsévau que troviont dein l'étrablio de na brava dzein tsi quoui s'étâi reindu et revegniron l'eimborellâ et lo rappliyi, et l'est dinsè que l'ont pu retornâ à l'hotò, mâ sein lo fromadzo, kâ n'étâi pas prudeint dè né d'allâ voiffâ dein cé rio, qu'étâi práo prévond; mâ lo lendéman à la poeinte dâo dzo sont revenus avoué on clliorâ po repétsi cé fromadzo que l'ont trovâ dein la broussaille, derrâi 'na grougne dè chaudze, que n'avâi rein dè mau, et tot conteints, lè dou lulus l'ont reimportâ ein sè deseint: qu'on est bête quand on est sou!

Le dernier des Villaz.

IV

Il était là depuis deux heures, immobile comme les arbres qui l'entouraient. Il désespérait d'apercevoir l'animal, lorsque tout à coup il entendit un bruit lointain de feuilles sèches foulées, auquel se mêlaient des gémissements plaintifs. Le bruit se rapprochait, on eût dit que la main d'un bûcheron brisait des branches mortes. Rodolphe porta les yeux sur sa ceinture pour s'assurer que son poignard y était encore, puis, se blottissant derrière le tronc d'un chêne colossal, il serra convulsivement son épieu.

Contre son attente, le bruit resta stationnaire.

Rodolphe se soucha à plat ventre et rampa dans la direction d'où partaient les gémissements.

Il ne tarda pas à distinguer à travers les broussailles la silhouette noire d'un ours énorme, accroupi au pied d'un sapin et dévorant un jeune chevreuil.

En un clin d'œil il fut derrière lui, se redressa d'un bond, et avant même que l'ours soupçonnât sa présence, il lui asséna un violent coup d'épieu sur la tête.

L'animal poussa un hurlement qui fit trembler la forêt.

Les yeux injectés de sang, la mâchoire écumante, il se retourna, furieux et menaçant. Sans s'intimider, le jeune chasseur lui présenta la pointe de son arme garnie de fer; il l'excita en le piquant aux naseaux; l'ours se leva alors sur ses pattes de derrière, et Rodolphe, sans perdre une seconde, saisit son poignard qu'il lui plongeait dans le cœur.

Mortellement atteint, le dangereux animal voulut s'éancer sur son adversaire et l'étouffer dans une suprême étreinte, mais comptant sans l'épieu que Rodolphe tenait en arrêt comme une lance, il s'y empala.

Son agonie fut longue et terrible. Il remplissait l'air de ses hurlements déchirants, ses yeux étaient rouges comme des flammes, des flots de sang jaillissaient de ses blessures, il labourait le sol de ses pattes puissantes, aux griffes hérissées. Enfin ses membres se raidirent, il poussa un dernier râlement et ne bougea plus.

Rodolphe, qui avait assisté impassible à cette agonie, assis sur un tronc, s'approcha de l'animal, retira son poignard de sa poitrine et lui coupa la tête, qu'il emporta comme un trophée. Pour ne pas retourner au château par le même chemin, il descendit la pente boisée de la colline et déboucha dans la vallée, un peu au-delà de Romont.

En chasseur expérimenté, Rodolphe avait pris quelques vivres avec lui. Midi n'était pas loin, le soleil était au zénith et la chaleur devenait accablante; il alla s'étendre à l'ombre des oseraies qui longent les bords de la Glâne et entama son frugal repas.

Comme il l'achevait, un galop de chevaux retentit à ses oreilles.

Il tourna la tête et aperçut une file de cavaliers dont le costume lui était connu: ils portaient des chapeaux de feutre à l'aile relevée et ornée d'une plume noire, des pourpoints de soie violets avec des crevés blancs et des hauts-de-chausses jaunes.

C'étaient les gens de la maison de Romont.

Le comte, sa femme et sa fille marchaient en tête de cette cavalcade brillante.

À l'aspect de Marguerite, Rodolphe, en proie à une vive émotion, tressaillit. Couché derrière un vieux saule dont les branches formaient une espèce de tente de verdure, il se souleva sur ses deux mains et regarda de tous ses yeux sans être vu.

L'absence avait encore embelli la jeune fille et, sous ce magnifique soleil, son front blanc et pur avait des reflets de diamant. Sa figure était sereine comme un

lever d'aurore. Sa taille, dont une robe d'une grande richesse faisait ressortir les charmes, avait des inflexions ravissantes. Ses grands yeux noirs, qu'elle promenait à droite et à gauche, étaient pleins de candeur.

Dans un ravissement qui approchait de l'extase, Rodolphe la contemplait en retenant son souffle. Il se demandait s'il n'était point le jouet de quelque apparition céleste.

Le cortège disparut derrière un rideau d'arbres, mais il se remontra bientôt, lorsqu'il gravit le monticule au haut duquel s'élève le château de Romont. Et jusqu'à son arrivée aux portes du manoir, Marguerite fut suivie des regards de Rodolphe, au fond desquels palpitait toute son âme.

Ce soir-là, le jeune seigneur de Villaz rentra chez lui en proie à un trouble étrange.

Il ne ferma pas les paupières de la nuit. La vue de la fille du comte avait ravivé le feu qui couvait sous la cendre, et ce feu allumait en lui les éclairs de ce grand orage : l'amour.

La terre s'épanouissait au rayonnement du ciel ; gonflée de sève, on eût dit qu'elle se soulevait sous les chaudes caresses de la lumière. Son haleine était chargée de parfums ; et il y avait quelque chose de langoureux dans le murmure des sources, le bruissement des taillis et la chant des oiseaux. Les arbres qui, le matin, se dressaient vigoureux et fiers, laissaient maintenant retomber, dans l'air bleuâtre et tendre, leurs rameaux fatigués. La température était tiède ; on touchait à la fin du mois d'août.

Un cavalier suivait l'étroite chaussée qui traversait déjà à cette époque la vallée de la Glâne dans toute sa longueur.

Tous deux, l'homme et la bête, semblaient subir l'influence de l'accablement général qui régnait.

Le cheval allait au pas, l'oreille basse, aspirant fortement des naseaux. Quant au cavalier, en proie à de vives préoccupations, il laissait flotter ses rênes et ne paraissait pas plus s'apercevoir de l'allure paresseuse de sa bête que de la beauté du paysage qui l'entourait,

(A suivre.)

Un membre de la Constituante qui ne paraissait guère se préoccuper de la mission que ses électeurs lui avaient confiée, était plus souvent au cercle de sa petite ville qu'à son poste ; aussi avait-il dû essuyer fréquemment les quolibets et les reproches de son entourage. Mais lorsque la nouvelle du fameux drame de l'*Estafette* lui parvint, notre constituant s'écria tout glorieux : « Ils sont jolis, vos radicaux ; ils en font de belles ; tenez, messieurs, lisez !.... C'est épouvantable !.... C'est de la sauvagerie !.... Ah ! je savais bien que cela voulait arriver ; c'est pourquoi je ne me souciais pas d'aller siéger, et je m'en félicite. »

Ceci nous remet en mémoire un trait de perspicacité d'un agent de police. C'était le lendemain de ce terrible événement, à quatre heures de l'après-midi ; un groupe de personnes s'en entretenait, lorsque survint un agent qui se mêla à la conversation. « Ce qu'il y a de plus dégoûtant dans tout cela, dit-il, c'est qu'on laisse croire que la police n'est pas arrivée à temps ! C'est faux, complètement faux !... Aucun de nos postes n'a été averti. »

Boutades.

Madame essaie un nouveau chapeau, dont les dimensions font songer au clocher d'une cathédrale. Son mari ne peut s'empêcher de lui dire combien cela est ridicule.

— Mais pas du tout, mon ami, c'est la mode. Tu n'y entends rien. Au contraire, il n'est pas assez haut et je vais faire venir la modiste.

— Je te conseillerais plutôt de faire venir un architecte.

Un jeune fat, dont le père a été valet de chambre, puis intendant chez un marquis, a fini par se persuader qu'il est noble, et s'est affublé d'une particule. Un jour, dans une discussion où il était traité de la façon la plus cavalière, il prend un air de dignité offensée et dit fièrement à son interlocuteur, qui connaissait son origine :

— Monsieur, je ne tolérerai pas un pareil ton. Apprenez que je descends de Montmorency.

— En effet, répond l'autre, vous en descendez..., par l'escalier de service.

Un gamin rencontre, dans l'avenue du Théâtre un couple d'une laideur grotesque.

— Tiens, s'écrie-t-il en se dandinant, on a donc ouvert la cage aux singes ?

Le monsieur furieux :

— Est-ce pour moi que vous dites ça ?

— Non, monsieur.

— Alors, c'est pour ma femme ?

— Non.

— Alors, pour qui est-ce donc ?

Le gamin, s'enfuyant à la course : « C'est pour les *deusses* ! »

Au mois de novembre dernier, un vieux Juif présente un effet à l'escompte chez un banquier.

— Je ne puis accepter, fait ce dernier ; 120 jours, c'est un trop long terme.

— Oh ! s'écrie le Juif, ça feut rien tire, maintenant les chours y fiennent gourts.

THÉÂTRE

Nous apprenons de bonne source que la troupe lyrique du Grand-Théâtre de Genève nous donnera, mercredi 11 courant, **Mireille**, charmant opéra de Gounod, dont le livret est tiré du poème provençal de F. Mistral. Le rôle de Mireille sera tenu par Mlle Arnaud, 1^{re} chanteuse, dont les journaux de Genève font les plus grands éloges. Comme pour les deux représentations précédentes, la salle sera comble, nous n'en doutons pas.

D'un autre côté, la troupe Pascal Delagarde nous annonce, pour dimanche 8 février, une représentation d'un drame à grand succès : **Les martyrs de Strasbourg ou l'Alsace en 1870**.

L. MONNET.